

Max Lobe

La Trinité bantoue



ZOE

LA TRINITÉ BANTOUE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

39 rue de Berne, 2013

MAX LOBE

LA TRINITÉ BANTOUE

ZOE

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention
de subventionnement avec la Ville de Genève,
Département de la culture.*

*Nous remercions le Fonds de soutien à l'édition de la République
et Canton de Genève et la Fondation Leenards
de leur aide à la publication.*

*L'auteur remercie de leur soutien Pro Helvetia Fondation
suisse pour la culture et la Fondation Leenaards.*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2014
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : *Scopello*, © Silvia Francia, 2013
ISBN 978-2-88182-926-0

*À ma mère et meilleure amie, Chandèze,
Ah Sita, lè Nyambè a ti ki wè nin.*

I

Voilà près de trente minutes que je suis là, dans les hauts de Lugano, perché sur une grande colline, à attendre désespérément un bus qui ne vient pas. Le soleil est à son plus haut niveau et tape fort sur mon crâne nu, mon Kongôlibôn. Près de moi, il y a une vieille dame. Elle porte une élégante robe de couleur vanille. De longs cheveux blancs balaient ses épaules nues. Il fait tellement chaud que son fond de teint coule et découvre les ridules qui tapissent le pourtour de ses yeux. Cette dame ne cesse de parler. Elle maugrée. Elle grogne. Elle doit être en train de se plaindre de ce retard flagrant des transports publics. Et dire qu'on paye toujours plus cher, je crois comprendre. C'est en italien qu'elle s'exprime. Je lui souris. Je ne sais même pas pourquoi. En réalité, je ne pige pas grand-chose à cette langue. Juste des bribes de ressemblance au passage. Mais comme ma sœur Kosambela a l'habitude de dire, le français et l'italien, c'est un peu les Bantous et les Helvètes: ce sont des cousins éloignés et peut-être même proches. Du coup, je peux comprendre un tout petit quelque chose de ce que la vieille dame raconte.

De l'autre côté de la rue, il y a un abribus pour tous les véhicules publics allant dans le sens inverse de celui que j'attends. Il y a là deux adolescents. Comme pour nous, leur patience s'amenuise. Ils ont l'air exaspéré. Un monsieur en débardeur blanc détrempé passe non loin de là avec une brouette orange marquée des lettres de la ville. C'est une brouette de la voirie municipale. En sifflotant, le monsieur vide les poubelles. Au moins ça, semble admettre le regard de la vieille dame qui, à mes côtés, ne cesse de se plaindre.

Près de l'éboueur, une affiche attire mon attention. On y voit trois moutons blancs sur un paisible pré carré rouge marqué d'une croix blanche. Un de ces moutons blancs, souriant, chasse de cet espace, à coups de pattes arrière, un mouton noir. Sur l'affiche il est mentionné « *creare sicurezza* ».

Je me grille tranquillement une cigarette en contemplant cette affiche dont l'illustration me paraît plutôt drôle. Je me souviens à cet instant que l'expression « mouton noir » était une des expressions favorites de mon père qui travaillait, lui, dans l'armée régulière du Bantouland. À part mouton noir, il disait très souvent : espèce de KGB (pour espion), criailleur sénégalais ou motamoteur (pour qui parle beaucoup). Lorsqu'on parlait de traîtres dans les rangs de l'armée, ou de mauviettes, ou encore de morts sur le champ de bataille, mon père disait toujours en jubilant : ce ne sont que des moutons noirs !

La grande cloche d'une église au loin se met à sonner. Je me rends compte que cela fait bientôt trois quarts d'heure que j'attends mon bus. À une autre époque, pas si lointaine d'ailleurs, j'aurais opté pour un taxi, moi. C'est ce que vient de faire une autre

dame qui n'a pas voulu faire le pied de grue pendant plus de cinq minutes. Mais voilà, il y a un peu plus d'une année, alors que je terminais avec bravoure mes études en cycle de master, j'ai appris parallèlement que je perdais mon job.

J'étais commercial ambulancier chez Nkamba African Beauty. Après près de cinq ans de bons et loyaux services, mon patron, Monsieur Nkamba, m'a remercié. Il l'a fait sans aucun état d'âme. Il ne s'est pas vraiment expliqué. C'était comme ça : il mettait un terme à notre collaboration. Un point un trait. On n'avait d'ailleurs aucun contrat écrit. Je vendais ses produits et lui me versait mon gombo. Le tout se passait en mode silence. Entre nous. Entre nous frères du Bantouland. Qu'est-ce que je dis ? Nkamba n'en était qu'originaire. Car depuis quelques mois seulement, il était passé de l'autre côté. Il avait fièrement renoncé à sa citoyenneté bantoue. Il s'était fait Helvète. Uniquement Helvète. Je suis un vrai-vrai Eidgenosse de souche, moi ! il disait en bombant la poitrine. J'ai même entendu dire qu'il jetait son bulletin de vote très à droite. Mais de ça-là, je me fiche. Le plus important pour moi, c'est mon travail. Et ça, je ne l'ai plus.

Quand Monsieur Nkamba m'a annoncé qu'il ne voulait plus de moi, je n'y ai pas cru. Que me reprochait-il ? Que pouvait-il me reprocher ? Je faisais du chiffre. Du très bon chiffre même. Je n'avais jamais rien mis dans ma poche. Je ne m'étais jamais mal comporté avec ses clientes. Bien au contraire, nous entretenions de très bonnes relations commerciales. Je n'ai jamais eu une conduite répréhensible ni envers lui, ni envers personne dans ce business

pourtant si louche et dont les marchandises entraient frauduleusement ici. Je n'ai jamais refusé d'accomplir la moindre tâche qu'il m'ait confiée. Car je n'étais pas seulement son commercial, mais aussi son homme à tout faire. Mwána peux-tu aller me prendre mes fils à l'école? Mwána peux-tu aller me récupérer mon costume chez le blanchisseur? Mwána peux-tu faire ci ou ça? Et même Mwána, n'aurais-tu pas de belles filles-là à me présenter? Puis il ajoutait en caressant son ventre encore plus gros que celui d'une femme à terme : tu comprends qu'un homme ne peut pas manger du riz tous les jours, n'est-ce pas?

Je lui étais fidèle et loyal. Mais lui n'a pas hésité à me foutre à la porte.

Je l'ai supplié. Je n'aurais pas pu faire autrement : c'était mon gagne-pain. Ce job me permettait de payer mes études, de subvenir à mes besoins et même d'envoyer un petit gombo à Monga Míngá, ma mère, restée au Bantouland. Monsieur Nkamba ne payait aucune charge et moi je ne payais aucune cotisation. C'était ça notre part de contrat. Du coup, tout le gombo frais que je gagnais là-dedans glissait directement dans ma poche, dans mon ventre et plus récemment dans celui de mon Ruedi aussi.

Ça ne sert à rien d'insister, m'avait dit Monsieur Nkamba en se caressant ses gros doigts, tous bagués d'or. Aucune compassion. Sans dire au revoir, je suis sorti de son bureau trop exigü pour sa corpulence de mastodonte. J'ai claqué si fortement la porte que tout le mépris et le dédain que je ressentais maintenant à son endroit ont résonné dans un vif éclat.

Depuis, je n'ai plus revu Monsieur Nkamba.

Aujourd'hui, je regrette d'avoir quitté Monsieur

Nkamba dans de telles conditions. Peut-être aurais-je dû continuer à le supplier. Peut-être aurait-il fini par écouter mes suppliques. Peut-être ce serait-il souvenu de notre si bonne collaboration pendant près de cinq ans. Peut-être aurais-je même dû proposer une renégociation des clauses de notre contrat, revoir mon salaire à la baisse, renoncer à mes bonus sur la vente de ses produits contrefaits. Peut-être aurais-je dû menacer de le dénoncer auprès des autorités helvètes. Peut-être...

Pendant que j'attends le bus, ce n'est pas cette histoire avec Nkamba African Beauty qui me dérange. Monsieur Nkamba a fait son choix. Moi, je finirai certainement par me trouver un vrai boulot à la hauteur de mes compétences, me dis-je avec une maigre conviction qui dégouline de mon crâne nu.

Ce n'est pas le retard de bus qui m'importe. On a l'habitude de dire de nos cousins éloignés qu'ils sont des gens d'une ponctualité irréprochable. Oui, mais il peut tout à fait arriver qu'ils soient en retard – et bien en retard, eux aussi. Ce n'est pas non plus la colère de la vieille dame près de moi qui m'importe : elle peut toujours râler comme elle veut, elle finira simplement par attendre ce putain de bus qui fait son escargot. Ce n'est même pas cette affiche politique-là, placardée là-bas en face de moi et dont j'apprendrai des semaines plus tard le caractère détestable que beaucoup lui trouvent, qui m'importe. Non. Même pas mes chaussures Louboutin rouges que je m'étais fièrement achetées à l'époque où tout allait bien. Ce qui me préoccupe le plus en ce moment-ci, ce sont ces deux Mbánjok que je trimballe avec moi ! Deux gros sacs d'au moins trente kilos chacun.

Ce qu'il y a là-dedans? De la bouffe! Eh oui! De la bouffe et rien que ça. Qui vient tout droit du Bantouland.

II

Il y a deux mois, ma sœur Kosambela a décidé de montrer ses terres natales à ses fils, deux beaux métis aux longs cheveux crépus et aux lèvres charnues – 9 et 6 ans. Elle avait toujours eu ce projet en tête. Et personne, même pas un Caterpillar, ne le lui aurait retiré. C'est au Bantouland qu'elle allait faire de ces deux petites mauviettes occidentales des hommes. Des vrais hommes. Pas question qu'ils deviennent comme leur père machin-machin-là qui n'a pas de gêne à s'adonner aux tâches ménagères. Il lui est même arrivé de vouloir garder les enfants et bénéficier, qui plus est, d'un congé paternité. Il pleure pour dire à son épouse qu'il l'aime ! Il pleure parce qu'un de ses fils boude et décide de ne pas souper. Pire, il pleure parce qu'il n'a pas de nouvelles de sa mère depuis deux semaines. De tels comportements consternaient ma sœur. Elle pensait alors à notre militaire de père et s'exclamait : c'est un homme-ça ? C'est un mouton noir ! Et n'eût été cette chose-là – oui, c'est ainsi que ma sœur appelait son mari : la chose-là – il y a bien longtemps qu'elle, Kosambela Matatizo en personne, aurait déjà dû embarquer ses fistons en Afrique, au Bantouland.

Mais maintenant-là, à l'heure où je vous parle, elle peut le faire car il n'y a plus de mari à la maison. Elle élève désormais ses gosses toute seule.

Quand Kosambela m'avait annoncé la nouvelle de leurs vacances au Bantouland, en pays M'fang, au nord ouest de chez nous, j'avais d'abord esquissé quelques pas de danse pour exprimer toute ma joie. Je voyais mes neveux se perdre dans l'immensité et la beauté de ce pays peuplé de gens formidables. J'avais demandé à Kosambela de ne pas oublier de leur montrer les chutes de Victoria, les chutes de la Lobé, le Mosi-oa-Tunya. Je lui avais demandé de les amener sur les hauteurs du Katanga, au bord du lac Tanganyika, sur les monts Kilimanjaro et Fako, sans oublier les fleuves Limpopo, Oubanghi, les éléphants du Delta d'Okavango, les zèbres d'Etosha et j'en passe.

Puis, la joie avait fait place à la crainte. J'étais tombé malade de peur pour les petits. Les pauvres, avais-je pensé. Comment allaient-ils percevoir la triste réalité de nos paysages urbains et la lourdeur de nos traditions méconnues ici, en Helvétie, où ils sont nés? En seraient-ils traumatisés? S'y retrouveraient-ils? J'avais tout de suite attiré l'attention de Kosambela sur toutes les questions de santé et notamment des vaccins :

— Il faut absolument qu'ils fassent tous les vaccins. Je dis bien tous.

— On fera ce qu'on pourra, par la grâce de Nzambé. Lui seul protège.

Elle avait continué d'égrener le chapelet blanc qui ne la quitte jamais, même lorsqu'elle traitait son mari de « chose-là ». Elle avait marqué une pause méditative comme si elle demandait la juste réponse à Nzambé. Puis de se retourner brusquement vers moi.

— Mes fils ont du vrai sang noir dans leurs veines-là.

— Du sang noir? Où est-ce que tu as entendu que le sang noir protège de la malaria ou de la typhoïde?

— Fratellino, avait-elle rigolé sans cesser d'égrener son rosaire, les moustiques savent qui piquer. Donc laisse l'affaire-là par terre.

Aujourd'hui, j'imagine bien que Kosambela se moquait de moi. Je crois qu'elle a fini par faire tous les vaccins à ses fils. J'imagine également qu'elle avait pris toutes les mesures nécessaires pour pas qu'ils subissent les piqûres d'un vilain anophèle femelle, curieux de goûter une nouvelle marque de sang, du sang mélangé, genre panaché. Santé! En tout cas, les petits en sont revenus sains et saufs. Et circoncis, bien sûr! Que Nzambé soit loué! avait dit ma mère au téléphone.

Ma mère au Bantouland, semble-t-il, s'était indignée en voyant mes photos. C'est Kosambela qui les lui avait montrées. Ma mère m'avait trouvé très amaigri.

— Ah Nzambé! s'était-elle exclamée. C'est quoi comme ça là? On dirait un moustique du désert. Il meurt de faim là-bas ou quoi?

— Tu sais, avait répondu ma sœur, la vie chez les Blancs, c'est caillou.

— Je suis sûre que c'est la dame du chômage-là qui le suce comme ça. Elle veut me finir l'enfant ou quoi? Ou alors c'est la nourriture de chez vous là-bas qui ne lui va pas.

— Il faut seulement prier.

— Aide-toi et le ciel t'aidera, avait conclu ma mère.

Monga Míngá avait donc décidé de s'aider pour que le ciel l'aide par la suite. Elle avait pris des

mesures drastiques pour pallier ce problème. Et vite. Pas question de laisser mourir l'enfant comme ça là, sans rien faire. Aussi avait-elle décidé de m'envoyer plein-plein de provisions du pays: du ndolè. Oh le fameux ndolè! Ma mère ne fait jamais ses choix par hasard; elle sait combien j'aime ces légumes! Du fumbwa, du saka-saka, du makayabu, de l'okra, de l'impwa séché. De l'arachide bouillie, de l'arachide grillée, de l'arachide séchée, de l'arachide caramélisée, de l'huile d'arachide, de la pâte d'arachide, de l'arachide et encore de l'arachide. Des bâtons de manioc, de la poudre de manioc, des beignets de manioc, du tapioca, des galettes de manioc, du manioc et encore du manioc. Des gâteaux de graines de courge, des gâteaux de cornilles, des gâteaux de noix de coco, des gâteaux et toujours des gâteaux. Du taro, du macabo. De l'huile de palme, la viande de brousse séchée, etc., etc. Du lourd, quoi. Oui, du vrai lourd. Tout ce qu'il faut pour engraisser son poulain bantou en Helvétie. Ma mère n'est pas dupe. Elle avait fait tous ces choix alimentaires car elle savait bien que la bouche qui a tété n'oublie jamais la saveur du lait.

Toutes mes provisions avaient été soigneusement emballées, d'abord dans des films transparents, ensuite dans du papier alu, après dans du papier journal, puis dans de grands sacs Mbânjok. Ma mère les avait congelés pendant plusieurs jours. Sans faute, Kosambela avait continué la congélation chez elle, dès son retour à Lugano.

Et là, voilà que le retard de bus risquait de foutre tout en l'air. Ça risquait de faire fondre toutes mes précieuses provisions comme margarine au soleil. Cioè!

Finalement le bus arrive. Il s'amène avec près d'une heure de retard. Je tire la bouche en émettant un long tsssss! avant de monter là-dedans. D'une lingette en tissu, j'essuie les gouttelettes de sueur qui tapissent mon crâne. Mon Kongôlibôn brûlant se détend à la fraîcheur de la climatisation du bus. Ça fait du bien. La vieille dame continue de maudire les retards, les transports publics et tout et tout. Ils font la vergogne de ce pays pour rien, elle doit dire en boucle. Moi aussi je suis fâché d'autant plus que j'ai encore six heures de voyage à me taper jusqu'à Genève, de l'autre côté du pays. Les trains sont longs pour ce trajet et il faut prier Nzambé pour que mes provisions restent intactes jusqu'à domicile.

Dans le bus, je dévisage le chauffeur dont la tête m'apparaît dans le rétroviseur. C'est un trapu barbu. Je me demande si ses pieds arrivent à toucher les pédales de son véhicule. Je mets mes sacs à l'abri de quelques éventuels importuns. Quelle sera la réaction de mon petit Grison, Ruedi, à la vue d'une telle avalanche de nourritures en provenance d'Afrique? Comme je le connais si bien, je sais qu'il me sourira d'abord. Il se montrera réservé. Puis il me demandera si les dons du Programme alimentaire mondial se sont trompés de destination. On rira tous les deux. On fera encore d'autres blagues sur la question. Enfin, son esprit cartésien des Blancs-là reprendra très vite le dessus. Et là, je suis persuadé qu'il me dira: mais Mwána, tu sais, on n'a pas assez de place pour tout ça dans notre petit frigo.

III

C'est le jour de la fête nationale ici chez mes cousins éloignés. Mais aussi au Bantouland. Dieu seul sait pourquoi ces deux pays qui n'ont en principe rien en commun, ont choisi le même jour comme fête nationale. Le premier août ici est l'anniversaire d'un certain serment fait par trois messieurs, représentant chacun l'un des tout premiers cantons de l'Helvétie la plus profonde. Ils appellent ça le Serment du Grütli. Il aurait été signé à la fin du XIII^e siècle. Les uns, souvent très élitistes, disent que c'est un mythe plus qu'une vraie vérité. Ils disent que c'est une jolie petite histoire pour les enfants. Enfin, pour les enfants qui veulent encore y croire. D'autres par contre, le torse bombé, disent qu'il s'agit là du fondement même de l'histoire du pays. De sa force. Entre ces deux visions de leur fête nationale, ce n'est pas moi, pauvre petit Bantou, qui viendrai faire l'arbitre.

Lorsque je raconte l'histoire et la contre-histoire du Serment du Grütli helvète à Monga Míngá, elle ne cache pas son étonnement, son émotion. Ces gens-là nous ont dépassé, elle me dit au téléphone. Ils signaient déjà des pactes en ces temps si lointains?

elle demande. Puis elle ajoute, avec une forte dose d'ironie dans sa voix, en ces siècles si lointains, nous, nous marchions encore nus dans la forêt avec les animaux.

Nous rions. Nous nous moquons de nous-mêmes.

Ruedi n'est pas là. Il est parti dans ses montagnes natales des Grisons. Il a décidé d'aller là-bas parce qu'il ne veut pas manger du ndolè, encore moins du pundu. Il boude la bouffe venue du Bantouland, celui-là. Il ne me l'a pas avoué de sa propre bouche. Mais entre lui et moi, du haut de nos trois longues années de vie commune, on n'a pas forcément besoin de dire les choses pour se comprendre.

Il m'a proposé, hier en quittant l'appartement, de venir avec lui. Il faisait son malin. Il savait très bien que je n'accepterais pas sa proposition, puisque je recevais Dominique à la maison. Et lorsque l'un de nous reçoit Dominique à la maison, il a besoin de temps à lui consacrer. Rarement, nous l'avons reçu tous les deux. À chaque fois que nous l'avons fait, un d'entre nous deux, Ruedi ou moi, a dû s'éclipser et laisser l'autre avec Dominique. Avec le temps, nous avons fini par lui donner sa place à lui dans notre ménage. Il a les doubles des clefs. Il sait que si nous ne sommes pas là, il peut entrer dans notre appartement. Car c'est aussi le sien. Mais je doute qu'il le fasse. Il attendra toujours que l'un d'entre nous soit là. Il attendra que l'un d'entre nous l'invite. Et là, il quittera son appartement de Carouge et il viendra chez nous.

Il fait très chaud ces derniers jours. Partout, on ne fait que parler de canicule. Ils débattent les conseils usuels et saisonniers : boire assez d'eau, ne pas rester